

LES NAVIGATEURS DU CARAÏBES

**VACANCES AUX ANTILLES,
CROISIÈRE DE RÊVE... LA
FAMILLE BAZIN AVAIT TOUT
PREVU. SAUF LA DÉFERLANTE.**

PAR OLIVIER VAN CAEMERBÈKE

Nuit du jeudi 25 au vendredi 26 décembre 2008. Le vent s'est levé, un vent sucré qui porte la douceur de la mer des Caraïbes. Sur le pont de son catamaran, Pascal Bazin, 48 ans, prend un ris pour réduire la surface de la grand-voile. Il est 5 heures du matin. Le navire se trouve à 40 miles (65 km) de Saint-Vincent.

Cela gêne un peu à bord, mais c'est supportable. Pascal sourit. A cette heure-là, la mer lui appartient ; le reste de la famille dort à poings fermés. Joëlle, son épouse, 48 ans, secrétaire à l'université de Nantes, et Mélanie, 12 ans, sont installées dans la partie centrale. Alexis, 11 ans, a sa couchette dans le flotteur tribord.

© FAMILLE BAZIN

Quel Noël extraordinaire pour toute la famille ! De la Grenade à la Guadeloupe s'étend un chapelet d'îles, les Petites Antilles orientales. Avec leurs volcans abrupts et leurs plages de sable blanc, elles comptent parmi les plus belles des Caraïbes. Exposées aux alizés, elles portent le joli nom d'îles du Vent.

Quelques heures plus tôt, l'*Ile-deal*, le voilier de la famille Bazin, faisait route vers la Martinique mais peinait à remonter vers le nord. « Cap vers les Grenadines, avait lancé Pascal. Nous retrouverons Fort-de-France plus tard. Ce n'est pas grave: nous sommes en vacances et personne ne nous attend. »

Son inspection de routine achevée, Pascal retourne s'allonger. Mais, avant qu'il ait le temps de trouver le sommeil, un craquement sourd le fait bondir. « C'était quoi ? », sursaute Mélanie. Pascal a tout de suite compris. Ils ont essuyé une déferlante: une vague puis-

sante, un rouleau d'eau à la crête écumuse provoqué par le vent ou une remontée des fonds marins et qui arrive dans un sifflement. Il se précipite sur le pont. Torche à la main, le père et la fille scrutent les gréements. Ici, tout est normal. Pascal descend trois marches, entre dans la coque bâbord, où se trouvent les toilettes et le réceptacle des batteries électriques, et, là, il se fige d'effroi. Fendue sur toute sa hauteur, la coque semble jouer de l'accordéon à chaque tangage. « Ça va lâcher ! », se retient-il de crier.

Gérer les fuites d'eau, il connaît. Dépanneur d'urgence en plomberie, Pascal sait qu'il faut adopter dès le départ la bonne solution. Il pense immédiatement à la planche de contreplaqué stockée sous la couchette de sa fille. S'il la fixe de part et d'autre de la fissure, il pourra peut-être éviter le pire. Pascal secoue aussitôt Joëlle, que l'avarie

n'avait pas réveillée, dégage ensuite la planche et s'empare de la caisse à outils. « OK, la perceuse, les vis à bois... » Quelques minutes, et les premières pièces sont fixées. Mais, soudain, le regard de Mélanie et de Joëlle se glace: « De l'eau ! » Plusieurs filets s'infiltrèrent en effet dans la coque. Les vagues sont trop puissantes pour permettre à

cette « planche de salut » de tenir. Ce n'est pas tout: Pascal redoute un démantèlement, qui coulerait le navire sur le flanc, « avec nous quatre coincés à l'intérieur », imagine-t-il. Il doit prendre une décision. Vite. « Préparez vos affaires, ordonne-t-il. On évacue ! »

Un bref frisson d'angoisse parcourt la famille. Mélanie blêmit et peine à retenir ses larmes. Mais ce n'est pas le moment de paniquer. Les parents jettent le radeau de survie à l'eau et les enfants s'y réfugient en premier. Joëlle leur passe les sacs, une valise de vêtements, des vivres... Pascal récupère les fusées de détresse réparties en divers endroits du bateau, s'empare de la radio VHF et de son ordinateur

GPS. Avant de rejoindre le radeau, il y attache le petit Zodiac à moteur qui sert au mouillage. Puis il saute dans le radeau et coupe le cordage qui les reliait au catamaran. « Bonne chance... », soupire-t-il en donnant à l'*Ile-deal* une petite tape dérisoire. Il suit un instant du regard son voilier qui part à la dérive avant de se tourner vers les siens. Dans leurs yeux, il lit l'inquiétude, mais aussi toute la confiance qu'ils ont en lui. Pascal était skipper d'un bateau de plaisance, il se retrouve capitaine d'un canot de naufragés. Le petit bout de plastique sur lequel ils vont devoir survivre fait moins de 7 mètres carrés. La mer des Caraïbes s'étend, elle, sur plus de 2 millions de kilomètres carrés.

Vendredi 26 décembre. En trente ans de navigation, Pascal n'a jamais connu une situation si extrême. Priorité : équilibrer le radeau, bringuebalé par la houle. Chacun s'assoit à l'un des angles, les jambes des uns au-dessus de celles des autres. Le gros conteneur étanche qui abrite le précieux GPS trône au centre. Le soleil se lève. Dans les entrailles du radeau, la température dépasse les 35 degrés. Le sas d'entrée de l'embarcation est ouvert au minimum, car, à chaque fois, un paquet de mer s'y engouffre.

Biscottes, pâté de Noël, jus d'orange: ils avalent leur premier repas sans grand appétit. Dans l'après-midi, Pascal imagine une solution: tracter le radeau grâce

au moteur du Zodiac. Il y grimpe et met doucement les gaz. Mais le Zodiac parvient à peine à faire bouger le canot, même en forçant. L'ancre flottante et les poches de stabilisation situées sous le radeau rendent la manœuvre impossible. « Les courants nous poussent vers le Venezuela, explique-t-il en consultant le GPS. Dans quatre à cinq jours, nous arriverons dans une zone plus fréquentée... » Et, pour lui-même, il ajoute: « Mais dans quel état ? »

Nuit du vendredi 26 au samedi 27 décembre. Pascal évalue que, statistiquement, un bateau peut passer à portée de regard toutes les quinze à

FENDUE SUR TOUTE SA HAUTEUR, LA COQUE DU CATAMARAN SEMBLE JOUER DE L'ACCORDEON À CHAQUE TANGAGE.



Le pont du catamaran commence à se fissurer dangereusement.

© FAMILLE BAZIN

vingt minutes. Impossibles à distinguer en pleine journée, leurs phares se voient, en revanche, de très loin dans l'obscurité. Il attend donc que le radeau se trouve sur la crête d'une vague, puis il se lève et, les jambes flageolant au gré de la houle, scrute les ténèbres. Il est près de 3 heures du matin. Voilà des heures que le père de famille veille quand, soudain... « Là ! Regardez ! s'exclame-t-il. Des lumières ! » Les Bazin ne sont plus seuls ! Pascal lance alors une fusée éclairante dont la lueur perce la nuit sur quelques dizaines de mètres. « *May day, may day, may day*, hurle-t-il, penché sur sa VHF.

— Je vous reçois, crachote une voix d'homme dans un mauvais anglais. Quelle est votre position ? »

Pascal lui communique les coordonnées GPS. « Nous sommes une famille française en perdition », complète-t-il.

PLUS LES HEURES PASSENT, PLUS L'ESPOIR D'ÊTRE SAUVÉS S'AMENUISE.

L'échange avec ce capitaine au fort accent grec est laborieux, mais les Bazin comprennent que ce navire, un cargo, va venir les sauver. Les phares rouges et verts pivotent au loin et se rapprochent peu à peu. Les manœuvres du bâtiment sont interminables. Deux heures plus tard, à environ 1 kilomètre de l'embarcation des Français, le cargo s'immobilise. Le clair de lune fait miroiter une échelle métallique et une porte ouverte à l'arrière. Mais comment l'atteindre ? Pas avec le Zodiac. La mer est bien trop agitée.

« Ils n'ont pas réalisé que nous sommes coincés sur un radeau », constate Joëlle, dépitée. Les bras tendus le plus haut possible, Pascal allume un feu à main qui éclaire sur 50 mètres autour d'eux. Immanquable depuis le poste de pilotage ! Pourtant, le terrible face-à-face s'éternise. Depuis que Pascal a aperçu le cargo, trois heures se sont écoulées. La voix du capitaine résonne sur leur radio portable. « Les secours de Saint-Vincent et de la Martinique sont prévenus », explique-t-il. Et le cargo reprend sa route au lever du jour. Les Bazin sont sidérés : le seul navire qui pouvait les sauver les abandonne !

Samedi 27 décembre. La chaleur, le sel, l'humidité poisseuse et l'immobilité commencent à peser sur le moral et la forme physique.

« J'ai plein de boutons et de plaques rouges, se lamente Mélanie. Ça me gratte partout ! » Son frère et ses pa-

rents ne sont guère mieux lotis. Leurs nerfs sont à vif. Accidentellement, le talon de Mélanie vient heurter le genou de son frère, qui réplique. Les coups de pied s'enchaînent, le radeau tangué. « Ça suffit, intervient le père. Calmez-vous immédiatement ! »

Pour gagner un peu de confort, ils se résolvent à jeter une valise de vêtements à la mer. Dépitée, Joëlle regarde les habits prendre lentement l'eau. Avant de se ressaisir : l'heure n'est pas au choix d'une tenue pour le dîner de gala avec le capitaine !



Craignant le pire, Pascal se dépêche de mettre sa famille sur le radeau de survie.

© FAMILLE BAZIN

Soudain, la bâche qui forme le fond du radeau se soulève, comme frappée par en dessous. « Qu'est-ce que c'est ? », s'inquiète Joëlle en voyant affleurer sur les côtés de l'embarcation de gros poissons marron et noir. Apparemment pas des requins. Pourvu qu'il ne s'agisse pas d'acanthurus, également appelés chirurgiens en raison de leur nageoire caudale aussi tranchante qu'un bistouri... Une espèce fréquente dans les Caraïbes !

Mélanie tente de trouver la réponse dans les pages du *Manuel pratique de survie en mer*, qu'elle a déniché sur le radeau. Rien qui corresponde aux poissons mordillant leur bâche. « Écoutez ça, déclame-t-elle en partageant sa découverte à haute voix. "Votre survie dépend à 80 % de votre tête et de l'utilisation que vous en faites ! D'autres ont survécu en mer avant vous... Tous parce qu'ils avaient une raison de vivre à laquelle ils se sont tenus quelle que fût la situation. Trouvez-en une." » Elle esquisse une grimace en refermant le livre : « Voilà qui est encourageant ! »

Ni les conseils de bons sens (s'organiser, manger, boire, naviguer) ni les pages consacrées aux jeux à pratiquer pour se distraire ou aux prières à réciter ne leur sont très utiles. La chaleur est trop écrasante. Le toit du radeau les protège des rayons du soleil mais transforme l'embarcation en étuve. Les heures passent, accablantes. Le temps semble ne plus exister. Le silence est retombé. Plus personne ne se regarde. Le désespoir s'est emparé de chacun.

« Vais-je un jour revoir ma famille, mes collègues ? », se désespère Joëlle.

« Avec moins de 6 litres d'eau à bord, nous allons mourir déshydratés », pense, comme en écho, son époux. Alexis songe à ses copains, à son vélo, à ses jeux vidéo...

Dimanche 28 décembre. Et voici que, à l'aube, les Bazin aperçoivent dans le lointain leur Zodiac à la dérive. La corde qui le reliait au radeau a rompu. Cette perte porte un coup supplémentaire au moral des rescapés. Troisième jour de dérive, cinquante-deux heures de solitude ; et les secours qui n'arrivent toujours pas...

« Tu crois que le cargo les a seulement prévenus ? demande Mélanie.

— Je ne sais pas, répond Pascal. Qu'il nous ait abandonnés en pleine mer n'est pas normal.

— Il avait peut-être quelque chose à se reprocher..., suggère Joëlle.



— Des trafiquants ! », s'exclame Alexis, qui vient de se réveiller.

Affamé, il décide de s'attaquer à une des « tablettes de survie », la croque à pleines dents... et la recrache aussitôt. Beurk ! Le goût est infect... Mais pas question pour autant de gaspiller ce qui pourrait leur sauver la vie. Et chaque heure compte désormais.

Milieu de l'après-midi. Pascal installe une batterie de VHF qu'il sait presque vide. Constatant qu'il reste encore quelques dizaines de minutes de charge, il enclenche le bouton *On* et, presque machinalement, lance : « *May day, may day...* »

— Je vous reçois 5 sur 5, mais je ne vous vois pas », crachouille la VHF.

Incroyable ! La réponse lui parvient dans un anglais avec un fort accent caribéen. Pascal bondit à la porte du radeau, scrute l'océan et lance une fusée éclairante. « Je vous ai repérés, annonce la voix. J'arrive. »

Un ronronnement se fait alors entendre au loin.

« C'est un avion ! Il a un radar ! s'exclame Alexis en découvrant l'appareil. Un avion militaire ! »

Les yeux des naufragés s'embuent. Le cargo avait bel et bien signalé leur présence. L'appareil entame de longs vols concentriques autour de leur radeau : il cherche à repérer un bateau qu'il pourrait dérouter. Hélas ! en vain. Après plusieurs tours, il s'éloigne, laissant derrière lui les naufragés, cette fois pleins d'espoir.

Les Bazin enfin en sécurité, en compagnie des militaires qui les ont secourus.

© FAMILLE BAZIN

Même jour, 16 heures. Au QG des gardes-côtes de Port of Spain (Trinité-et-Tobago), l'annonce vient de tomber : les naufragés dérivent au large de Saint-Vincent. Quelques minutes plus tard, à bord du TSS *Chacachacare*, le lieutenant Michael Maharaj et ses hommes filent à toute allure « sur zone ». Il est 20 h 30 quand ils coupent les moteurs. Les Français ne devraient plus être loin. Les larges faisceaux des projecteurs balayent chaque crête de vague. Soudain, une petite lumière s'allume au loin. Le Zodiac des secouristes prend aussitôt la mer pour foncer vers le radeau. Les naufragés ont les traits tirés et les yeux cernés, mais ils sont

souriants. Le lieutenant les accueille avec un chocolat chaud qui a la saveur de la terre ferme.

Nantes, 7 avril 2009. « Nous avons survécu parce que nous connaissions la mer et que nous n'avons pas paniqué », raconte Pascal Bazin, qui retape à présent un trimaran acheté d'occasion. « Nous repartirons un jour. C'est sûr. Plus forts et plus sereins. » ■



Avant que cela ne tourne au drame, les Bazin filmaient leurs vacances. Ils ont aussi immortalisé quelques instants de leur dérive en mer. Découvrez une incroyable vidéo sur www.selectionclic.com

BIEN VIEILLIR... OU PAS

J'aime la vie. Et j'aimerais y goûter le plus longtemps possible.

En « bonne santé », physique et mentale. Simple à énoncer, ce désir reste pourtant le plus grand défi de l'humanité. Bien sûr, Faust a toujours hanté la littérature. Mais, en matière de recherche scientifique, il faut reconnaître que la vieillesse et la mort sont presque des sujets tabous. Comme s'il était mauvais d'intervenir sur la nature, l'animal humain ne connaissant que trop son destin inéluctable. Mais je suis loin d'être le seul concerné. Songez que la moitié des enfants nés après 2000 deviendront centenaires, et que près de la moitié d'entre eux seront atteints d'une démence irréversible après 85 ans ! Il y a encore un demi-siècle, à 60 ans, on était un vieillard. On mourait relativement jeune et rapidement, d'accidents, d'infections, de maladies cardio-vasculaires. Or il faut se préparer, au XXI^e siècle, à mourir plus lentement, beaucoup plus tard, de cancers et de maladies dégénératives atteignant le cerveau. Alors pourquoi ne pas oser le rêve de repousser les effets désastreux du vieillissement ? Je le crois, moi, réalisable.

P' Étienne-Émile Beaulieu, Le Monde.

Voilà le grand danger à partir d'un certain âge : perdre son enthousiasme, stagner, se réfugier dans le passé, refuser de vivre avec son temps.

Clint Eastwood, acteur et réalisateur, Le Figaro Magazine.